ment, à partir d'une antiquité admirée, éduquer l'humanité et l'acheminer vers des vertus universelles de fraternité et de tolérance.

Jean-Louis CHARLET.

Letters from Sir James Spens and Jan Rutgers. Edited by Arne JÖNSSON (The Works and Correspondence of Axel Oxenstierna II : 13) : Stockholm, Vitterhets Akademien, 2007, 643 pages.

Nous ne ferons que mentionner cet ouvrage, qui intéressera les historiens de la Suède et de l'Europe du Nord plus que les latinistes, même dans la plus large définition de ceux-ci. En effet, si Jan Rutgers (1589-1625) est connu comme humaniste, ayant reçu l'enseignement de G.J. Vossius et de D. Heinsius, il n'est question ici que de son activité diplomatique. Cette réserve n'enlève rien, au reste, aux mérites de l'ouvrage.

Étienne WOLFF.

Mélanges et recueils divers.

Corpus rei publicae. Studia historico-philologica collecta Ladislai Havas (coll. Agatha IX) : Debrecen 2002, 469 pages.

Le Professeur L. HAVAS, qui est Membre du Comité de lecture de notre Revue, est l'un des plus éminents latinistes actuels. Il a accompli une brillante carrière à l'Université de Debrecen, où plusieurs membres de notre Société ont été accueillis pour y donner des conférences et y tenir des Séminaires dans le cadre d'accord internationaux qu'il avait négociés. Ses publications comptent plus de deux cents articles et une quarantaine d'ouvrages, dans les grandes langues de la culture européenne. Il a assuré pendant deux décennies la rédaction des *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis* et il a été le directeur de la Revue *Agatha*. À l'occasion de son soixantième anniversaire, ses Collègues, selon une tradition universitaire, lui ont offert en hommage un recueil regroupant ses principaux articles, réunis précisément dans la Collection *Agatha*, dont c'est le volume IX. On y relève un nombre important d'articles publiés en français, une langue que le Professeur HAVAS maîtrise parfaitement, s'avérant ainsi un ardent défenseur de la francophonie. Mais on y trouve aussi nombre d'articles en allemand et en anglais.

Une première partie regroupe des études littéraires sur les grands historiens de la littérature latine (Salluste, Tacite et Florus surtout, qui ont retenu l'attention du latiniste). Les articles plus spécifiquement historiques qui forment la deuxième partie du recueil sont centrés sur l'impact historique de la conjuration de Catilina. Rappelons qu'on doit à L. HAVAS une édition des œuvres complètes de Florus dans la série *Agatha*. Du point de vie philologique plusieurs études importantes ont été retenues qui concernent la réception du texte de Florus (on se reportera en particulier à la dernière partie du recueil *Examinationes codicum*).

Le Professeur HAVAS s'est aussi intéressé à la transmission et à la diffusion de l'héritage de l'Antiquité et la partie *Medievalia* montre combien cet héritage est fructueux, en particulier à travers les éléments païens et chrétiens présents dans la

littérature latine quand s'est formé l'empire hongrois : il convient ici de rappeler que L. Havas a été l'éditeur avec J.-P. Levet du *Libellus de institutione morum* de saint Etienne premier roi de Hongrie. L'auteur a tenu a accompagner cette réédition d'une mise à jour et de compléments et les éditeurs ont ajouté un index : à travers ce florilège où la langue française est à l'honneur, ce recueil est donc plus qu'un hommage mais une contribution importante qui offre une belle synthèse d'un ensemble de travaux qui ont beaucoup fait pour le renouvellement et le progrès de nos études.

Charles Guittard.

'Εν χοινωνία πᾶσα φιλία. Mélanges offerts à Bernard Jacquinot : Mémoires du Centre Jean Palerne, numéro hors-série, Saint-Étienne, 2006, xv-316 pages.

Ce volume de mélanges offre une ποικιλία, comme le disent les éditeurs, de contributions touchant la linguistique — cela va de soi eu égard au dédicataire —, la littérature, la médecine, l'histoire ancienne. À peu près toutes les époques et tous les genres sont représentés, signe visible, s'il en est besoin, de la vitalité des études sur l'antiquité. Bien que le grec ait la plus belle part du recueil, ce qui est bien normal quand il s'agit d'honorer un helléniste, le latin n'est pas absent du recueil, puisque 5 contributions (sur 19) s'y rapportent. Qu'on permette au linguiste auteur de ces lignes d'exprimer son vif intérêt pour toutes les contributions linguistiques de l'ouvrage en général, et pour celles de L. Basset (*La double transitivité : une structure bidimensionnelle ?*) et J.-C. Pitavy (*Au sujet du pronom sujet : ἐγώ et la liberté du locuteur en grec*), dont les latinistes pourraient certainement tirer profit pour leur propre compte.

J.-P. Brachet.

Images d'origines. Origines d'une image. Hommages à Jacques Poucet, édités par P.-A. Deproost & A. Meurant : Louvain, Université Catholique de Louvain, 2004, 451 pages.

Dans le domaine des origines de Rome, J. Poucet s'est imposé non seulement comme un spécialiste incontournable, mais comme le fondateur d'une méthode critique spécifique. Dans le même temps, il a repris l'application des analyses duméziliennes à ces temps légendaires ; il est aussi un pionnier de l'utilisation des outils informatiques pour la recherche en sciences de l'Antiquité. Les *Mélanges* qui lui ont été offerts reflètent cette diversité novatrice.

Une première partie, « images d'origines », regroupe quinze contributions en trois sections. Dans la première, « le site » (de Rome), J. Martinez-Pinna voit dans la présence de deux figuiers *Ruminales* (celui du *Lupercal* et, postérieur à lui, celui du *Comitium*) l'indice d'une double fondation de Rome. P. Fontaine, en une contribution importante, reprend de près l'étude des vestiges mis au jour au pied du Palatin par A. Carandini, et les nomme un « mur » plutôt qu'un « rempart » pour en mettre en cause le caractère défensif. C. Deroux, avec rigueur et clarté, établit qu'il faut distinguer le *mundus* romuléen et le *mundus Cereris*, qui ne doit pas, selon lui, être identifié à l'*umbilicus Vrbis* et qui n'est pas une voie de communication avec le monde des morts. La seconde section, « les sources », regroupe six contributions. Sous le titre « Arctinus, Virgil and Quintus Smyrnaeus », N. Hors-

FALL doute que la Camille de l'*Énéide* soit imitée du cycle post-homérique ; M.-L FREYBURGER-GALLAND défend la fiabilité du résumé de Zonaras pour reconstituer le récit perdu des origines de Rome par Dion Cassius. Pour A. MEURANT (« Quand coule trois fois le sang pour fonder Rome : quelques réflexions à propos de Oros., *Hist.*, II, 4, 2-3 »), le chrétien Orose met en valeur le triple péché originel de Romulus (meurtre du roi albain, de Rémus et des Sabins), où l'on retrouverait les trois fonctions duméziliennes. La légende de Numa disciple de Pythagore date de la fin du IV^e^ s., selon M. HUMM, qui rassemble avec minutie les arguments en faveur de cette datation convaincante. Dans le récit de la chute des décemvirs, on retrouve, explique D. BRIQUEL, la séquence trifonctionnelle des trois péchés du tyran. Bien que l'*Histoire romaine* de Michelet ait beaucoup copié celle de Niebuhr, J.-M. HANNICK en réaffirme l'intérêt. Dans la troisième section, « institutions et religion », pour B. LIOU-GILLE, la dictature, aux débuts de la République, est l'héritière de la dictature albaine, le titre de *magister populi* étant trop marqué par l'époque royale. F. VAN HAEPEREN interroge les textes sur l'organisation romuléenne en tribus et curies et sur la nature des *celeres*, gardes du corps ou cavaliers. Avec brièveté et clarté, F. BLAIVE défend la valeur de l'indication d'Ovide, selon laquelle le *flamen Dialis* assistait aux rites des Lupercales, malgré son interdit religieux de voir un chien ou de toucher une chèvre. Rendant hommage à un article de J. POUCET consacré au dossier Dius Fidius, G. FREYBURGER montre que ce dieu est une hypostase ancienne de Jupiter, à rapprocher de Zeus Horkios. J. LOICQ, cherchant si la fonction de *rex sacrorum* est antérieure ou non à la République, penche pour un sacerdoce parallèle et complémentaire créé par les rois étrusques. Enfin, pour J.-H. MICHEL, qui rassemble quelques textes sur la naissance du droit, celle-ci aurait été tôt laïcisée dans la tradition romaine.

La seconde partie, « origines d'une image », annonce un élargissement de l'horizon. R. R. HOLLOWAY explique les frappes des premières monnaies au VI^e^ s. par la volonté des tyrans d'asseoir leur influence, bien que les monarchies tyranniques extérieures au monde grec n'aient pas adopté cette innovation. J. SCHUMACHER met en valeur l'intérêt des CD-Rom et d'Internet pour la recherche (ce dont J. Poucet nous avait déjà convaincus), en prenant l'exemple des anciles et du vocabulaire de la foudre. Suétone, comme le montre M. DUBUISSON, excelle dans l'art de la suggestion, sous une apparence d'objectivité : le portrait physique de César suggère son homosexualité. Il a fallu attendre les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles pour que le nom de la nymphe Égérie devienne un nom commun, expose M.-P. LOICQ-BERGER. La manière dont l'auteur du *De Viris illustribus* traite le merveilleux des origines de Rome montre qu'il était un « païen mal dans sa peau », selon P.-M. MARTIN, c'est-à-dire qu'il se sentait tenu de défendre des légendes auxquelles il ne croyait plus. C. VIELLE reconnaît dans les trois fils d'Iksvaku (dans le *Ramayana*) la tripartition dumézilienne. Ph. BRUGGISSER montre, dans le récit de Philostorge sur la fondation de Constantinople, que le syncrétisme chrétien et païen a imprimé sa marque sur la reprise de l'antique rituel romuléen. Comparant (après d'autres) les vies de Jésus-Christ et d'Apollonios de Tyane, D. DONNET montre que les récits concernant des êtres d'exception sont remplis de faits... exceptionnels, qui ne seraient que le produit d'un psychisme curieusement commun à leurs biographes. Par rapport à la *Genèse*, Dracontius enrichit le récit de la création d'Eve d'une délicate sensualité que P.-A. DEPROOST met en évidence. M. MUND-DOPCHIE relie les sources antiques et médiévales sur l'*ultima Thulé* de Pythéas : le « poumon marin » et la « mer de foie » pourraient renvoyer à une même réalité arctique. La contribution comparatiste de C. STERCKX part de l'éruption du lac albain pour arriver au Lancelot en prose. Les versions de la *Paraphrase* d'Erasme sur la généalogie du Christ (Mt 1, 1-16) attestent, selon J.-F. COTTIER, les visées littéraires de l'humaniste.

Au total, ce riche volume de *Mélanges*, aux contributions certes inégales, est empreint de la méthode de J. Poucet : l'analyse critique des mythes et légendes (les « origines d'une image ») aboutit à l'exploration de l'imaginaire occidental (les « images d'origines »).

Bruno Poulle

Aere perennius. Hommage à Hubert Zehnacker, édité par J. Champeaux et M. Chassignet : Paris, PUPS, 2006, 702 pages.

C'est donc une célèbre citation d'Horace qui est astucieusement prise comme titre des mélanges offerts au professeur H. Zehnacker. En ouverture, les éditrices, auxquelles s'est adjoint M. Amandry, rendent hommage à cet éminent savant dont la bibliographie est impressionnante (qui ne connaît *Moneta*, les six tomes de Pline l'Ancien dans la CUF ou la classique *Littérature latine* cosignée avec J.-C. Fredouille ?). Avec ces cinquante contributions, la communauté internationale des Antiquisants fournit un vaste panorama de ce que ses recherches doivent à H. Zehnacker.

Une première partie, « Numismatique et sciences historiques », regroupe vingt contributions dont une demi-douzaine ont trait à la monnaie. On relèvera un article du regretté L. Nadjo, « Linguistique et numismatique, l'exemple du terme *trinummus* » : le titre de la comédie de Plaute est un mot inventé qui ne peut pas renvoyer à quelque monnaie existante. J.-P. Martin étudie les « *Augustae* du III^e^ siècle (238-275) et leur rôle d'après leur monnayage » : l'extension de la présence des impératrices sur les monnaies témoigne de celle de leurs domaines d'action. S. Estiot reprend la question pointue du monnayage de Sex. Pompée pour établir (« Sex. Pompée, la Sicile et la monnaie. Problèmes de datation ») que le denier de Q. Nasidius « aux quatre galères » date de la première victoire navale du fils du *Magnus*, en 42 av. J.-C. Mentionnons aussi les contributions d'A. Bourgeois (« Monnaies et céramique ») et de B. Fischer (« Deniers romains et imitations gauloises »). Il est aussi question d'argent avec la contribution d'E. Levy, qui défend la traduction d'une phrase-clef de Thucydide sur « Le début de l'*eisphora* à Athènes », et avec celle de V. Léovant-Cirefice : pris entre son amitié pour Brutus, qui veut spolier les Salaminiens, et l'honnêteté que doit montrer un proconsul de Cilicie, Cicéron choisit la seconde, pour se conformer à son propre idéal.

Du côté de l'épigraphie, si Y. Le Bohec propose une autre interprétation d'inscriptions déjà connues sur « L'architecture à Nantes sous le Haut-Empire romain », F. Bérard ajoute une nouvelle inscription aux épitaphes lyonnaises utilisant l'image du miel (« *Dulcius melle*. À propos de quelques épitaphes lyonnaises »). Pour l'histoire des idées, J. Blänsdorf passe en revue « Les théories de l'État républicain » ; D. Briquel commente, chez « Salluste, *Catilina* VI, 1-2, une vision aberrante des origines de Rome » : l'historien, reprenant la version d'Atéius Philologus, l'adapte en effaçant le rôle de Romulus. M. Chassignet met bien en lumière que le *triumvir monetalis* et antiquaire Licinius Macer insistait, au contraire, sur le fondateur de Rome, moins pour quelque propagande politique que pour faire l'éloge des institutions romaines. P.-M. Martin (« *Ordo pedester*. Mythe ou revendication ? ») propose que les velléités que les historiens prêtent à une partie de la plèbe de se constituer en *ordo pedester* (par opposition à l'*ordo equester*) aient été une réalité historique. Mentionnons aussi le nom de Ph. Moreau, bien que l'objet de son article *(« Quem honoris causa appello*. L'usage public des noms de personne et ses règles à Rome ») soit, précisément, de démontrer que la politesse

romaine voulait qu'on ne cite pas le nom d'une personne honorable sans s'en excuser.

Plusieurs contributions relèvent de l'histoire de la religion romaine. N. Boëls-Janssen (« La déesse au fuseau et la sacralisation du *lanificium* matronal ») expose que, comme le travail de la laine est le symbole de la vertu matronale, Gaia Caecilia, dont la statue était pourvue des attributs de la filandière, était une déesse aux compétences nuptiales. Que signifient les lettres NP et FP sur les calendriers épigraphiques ? J. Champeaux, au terme d'une analyse minutieuse et convaincante, propose *N*(*efastus Feriae*) *P*(*ublicae*) et, surtout (ce qui n'est pas sans signification pour les *Feralia* et les *Vinalia priora* et *rustica*), *F*(*astus Feriae*) *P*(*ublicae*). Pour C. Février (« Du prodige en poésie. Variation sur un thème épique »), les prodiges, dans la poésie, appartiennent à la fois à l'histoire et à l'imitation poétique : les auteurs étaient conscients des ressources pour une dramatisation littéraire que recelaient les catalogues sacerdotaux. G. Freyburger discute des « points de vue récents sur la *fides* romaine », c'est-à-dire quelques études qui ont été menées depuis la publication de son célèbre ouvrage. A. Grandazzi (« *Arx Albana*, note d'épigraphie religieuse ») identifie l'emplacement des Féries latines, l'*arx Albana*, avec le sommet du Monte Cavo, tandis que la ville des *Cabenses* est située à Rocca di Papa. C'est aussi de topographie, mais cette fois de Rome, que traite M.-J. Kardos (« Topographie et poésie dans les *Fastes* d'Ovide »). Enfin, pour P. François, « *Sacrorum causa*. Sur le retour à Rome de Fabius Cunctator en 217 « , la raison religieuse de ce retour doit être d'autant moins mise en doute qu'elle correspond à une tradition familiale des Fabii, interrompre les hostilités pour un culte gentilice.

La seconde partie (« Littérature et civilisation ») est encore plus riche et diverse. Chronologiquement, l'on part de l'« immortalité poétique et immortalité politique : Ennius et les Scipions » (J. Dion) pour aller jusqu'à « Le *sermon Denis 24* d'Augustin et la chute de Rome » (J.-C. Fredouille) et à « Trêves, capitale des lettres au IV^e^ siècle » (F. Heim), sans compter une incursion dans la tragédie grecque (J. Jouanna, « La solitude de Déjanire. Sophocle, *Trachiniennes*, v. 904-905 «) et une autre vers le néo-latin (E. Lefèvre, « Jakob Baldes, Ode *De se ipso* (*Lyr.* IV, 31) »). Les centres d'intérêt vont de la grammaire (J.-P. Callu, « *Cum* suivi du subjonctif dans les *Discours* de Symmaque ») et de la sémantique (G. Vogt-Spira, « Les sens et le texte ») aux valeurs romaines (A. Michel, « *Otium* et *dignitas* dans l'art : une histoire de valeurs »). Mais c'est la littérature qui est surtout à l'honneur. Quatre contributions traitent de l'épopée flavienne : F. Delarue (« La fonction de Corébus dans la *Thébaïde* de Stace »), S. Franchet d'Espérey (« A propos du travestissement d'Achille dans l'*Achilléide* de Stace : sexe, nature et transgression »), F. Ripoll (« La légende de Pyréné ») et J. Soubiran (« Ulysse navigateur. Stace, *Achilléide* I, 691-694 : note technique et critique »). L. Deschamps propose des « Réflexions sur Sénèque, *Médée*, 746-747 « et une nouvelle compréhension de ces vers. Horace fait l'objet de deux contributions (M. Armisen-Marchetti, G. Tronchet), tout comme Properce (A. Arcellaschi, I. Jouteur). Les points de vue de P. Flobert et de R. Martin convergent pour défendre une datation tardive du *Satiricon* : si Pétrone a parodié les épopées flaviennes, il peut donc aussi avoir écrit sous les Antonins. H. A. Gärtner (« Die Motivation des politischen Akteure in den Monographien des Sallust ») met en lumière que, chez Salluste, c'est la corruption des Romains qui cause les décisions de leurs ennemis intérieurs ou extérieurs. La peinture de la cruauté, chez Tacite, suit Sénèque et la philosophie antique des passions (M. Ducos, « Pouvoir et cruauté dans les *Annales* de Tacite ») : on est cruel par colère ou par peur, et ce sont les passions des tyrans. Dans un autre sens, c'est « La notion de mesure dans les textes stoïciens latins (Cicéron, Sénèque) » qu'étudie C. Lévy : ces auteurs étaient trop romains pour ne

pas ajouter à la tradition du Portique la possibilité d'une quantification. C'est en revanche sur le plan de la qualité que l'*optimus* Trajan se distingue ; l'étude de N. Méthy montre utilement que « Le portrait d'un empereur éphémère, Nerva, dans le *Panégyrique* de Trajan », sert à la fois de faire-valoir et de modèle dans l'éloge. Dans le registre du blâme, C. Moussy (« *Invidiam facere*, un problème de polysémie ») montre que cette expression a glissé du sens de « susciter l'hostilité » à celui de « faire honte ». G. Manuwald retrace, d'après les fragments de l'*Epinausimachè* d'Accius, ce que cette tragédie avait d'original. La statue de Picus est en cèdre chez Virgile et en marbre chez Ovide : c'est là, explique J.-C. Jolivet, l'opposition entre deux esthétiques et même, ajouterait-on, entre deux conceptions religieuses (la date qui manque, p. 489, n. 2, est 1980).

Quelques contributions, enfin, ont trait à la science antique. J.-M. André examine « Les implications médicales de l'*otium* romain », tandis que J. Jouanna-Bouchet relève qu'un mot d'origine grecque, *zona*, est devenu paradoxalement l'équivalent latin du grec *herpès*. Ainsi que l'explique Y. Lehmann, parce que C. Fundanius Gallus s'intéressait aux bizarreries de la nature, Varron le fait éponyme du *logistericus* sur les merveilles. Et c'est sur cette évocation d'un esprit encyclopédique que nous avons plaisir à achever cette revue (très résumée, par la force des choses) : la science et la curiosité universelles d'H. Zehnacker trouvent leur reflet dans ces très riches *Mélanges*, qui constituent un ouvrage important et incontournable.

Bruno Poulle.

La couleur, les couleurs. XI[es] entretiens de La Garenne-Lemot, sous la direction de Jackie Pigeaud, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, 258 pages.

Le mot « couleur » peut être pris au sens propre, renvoyant à la nature et à ses représentations, et au sens figuré, avec alors l'idée implicite d'une correspondance des arts. Les XI[es] Entretiens de La Garenne-Lemot sont consacrés à la couleur et aux couleurs : il faut entendre, comme l'explique l'« Ouverture » par Jackie Pigeaud, la *varietas* et la bigarrure. C'est effectivement sous le signe de la variété la plus bigarrée qu'on peut placer les dix-huit interventions. Trois d'entre elles seulement concernent directement l'Antiquité romaine. Alain Michel, en une synthèse brillante, « Les couleurs de la rhétorique et la rhétorique des couleurs », évoque le rôle des couleurs dans la pensée, la rhétorique et l'art antiques, pour aller jusqu'à la Renaissance et, enfin, Nicolas de Staël : derrière la beauté, on retrouve des philosophies et des spiritualités, parce qu'il y a une rhétorique (et donc un sens) du chromatisme. La contribution d'Étienne Wolff, « Les couleurs dans le *Satyricon* de Pétrone et les *Epigrammes* de Martial », avec un objet plus précis, relève que le rouge et le vert dominent chez Trimalcion : ce sont les couleurs de deux factions du cirque. Chez Martial, on assiste à une explosion de couleurs, qui forment une véritable esthétique du contraste violent ; chez le romancier, les couleurs ont une symbolique et, à l'inverse, chez le poète, une expressivité poétique. Avec humour, Philippe Heuzé reprend une difficulté de Virgile, qui posait déjà problème à Fronton et Aulu-Gelle, celle d'un poulain vert (*Géorg.*, III, 81-2), et compare les solutions qui ont été proposées.

D'autres interventions traitent de la Renaissance et de l'époque moderne : « Les couleurs du point, les pointillés de la ligne et les ombres des figures » (Jean Dhombres), « Notes sur la couleur dans la littérature artistique de la Renaissance en Italie » (Édouard Pommier), « La couleur de l'ombre » (Yves Hersant), « Le bleu des

primitifs » (Nadeije Lameyrie-Dagen), « Luministes et clair-obscuristes, de la couleur à la lumière au xvii^e siècle » (Caroline Combronde) ; ces contributions concernent surtout l'histoire de l'art, avec quelques références utiles à l'héritage antique. Avec « La Mothe Le Voyer, un sceptique au pays des couleurs » (Yvon Le Gall) et « Les couleurs du corps, roman pornographique et débats esthétiques au xviii^e s. » (Michel Delon), il est plutôt question de l'usage littéraire et théorique des couleurs. Les articles de Filippo Fimiani, Jocelyne Aubé-Bourligueux, Jackie Pigeaud, Christian Gardair et Baldine Saint-Girons traitent de l'art contemporain et sont, de ce fait, assez éloignés des intérêts immédiats des latinistes (autant qu'on puisse en juger) et de la compétence du recenseur.

Deux interventions, « Les couleurs de la musique » (Pierre Maréchaux) et « Crase, proportion, chromatisme dans la théorie musicale du Cinquecento » (Brenno Boccadoro) ouvrent une perspective intéressante, surtout la seconde, qui rappelle ce que les synesthésies de la Renaissance doivent aux théories antiques. Enfin, un article de Frédéric Le Blay, « Les couleurs d'Hélène : éloge de la bigarrure » (p. 159, et non p. 155 comme annoncé), part de l'image symbolique, chez Giraudoux, de la fille de Léda, pour remonter, *via* les couleurs de l'oiseau de Junon, aux plaisirs et à la floraison du Jardin chez Lucrèce : on ajoutera (p. 167) que, dans le « portique bigarré » d'Athènes, était exposé un portrait d'Hélène.

Au total, au-delà du débat éternel entre la forme et la couleur, ce colloque montre que, même si l'on a du mal à toujours cerner le chromatisme de l'Antiquité, on peut discuter (mais pas disputer !) des couleurs : elles participent, ne serait-ce que sur le plan symbolique, aux théories et aux messages picturaux ; ce n'est donc pas par abus de langage que l'on étend leur influence à des domaines non plastiques. Enfin, les six pages hors-texte d'illustrations en couleurs ajoutent une touche naturellement bienvenue, après d'autres reproductions en noir et blanc.

Bruno Poulle.

Laughing with Medusa. Classical Myth and Feminist Thought, edited by Vanda Zajko and Miriam Leonard : Oxford University Press, Classical Presences, Oxford 2006, 445 pages.

Ceux qui s'intéressent au féminisme trouveront ici des informations, des mises en perspective nouvelles et des réflexions originales sur ses liens avec la mythologie classique. Le titre du recueil est un hommage au *Rire de Méduse* d'Hélène Cixoux, que l'on considère comme l'un des textes fondateurs du mouvement connu sous le nom d'« Écriture Féminine ». Les 16 contributions croisent des points de vue interdisciplinaires sur l'influence du mythe sur la pensée féministe. Il ne s'agit donc pas d'une simple relecture des grands mythes antiques à la lumière du féminisme, mais d'une étude sur le rôle qu'ont joué ces mythes dans le développement et l'évolution historiques du féminisme. La psychanalyse y occupe une part importante. La première partie (R. Bowlby, V. Zajko, G. Pollock) est consacrée à analyser les différentes relectures de Freud par les féministes, étudiant par exemple comment il utilise les mythes pour légitimer ses théories, comment se fait l'identification au héros mythique de l'autre sexe, comment, au-delà de l'interprétation freudienne du célèbre mythe d'Œdipe, les féministes relisent le mythe d'Antigone. La psychanalyse déborde sur le second chapitre, intitulé « Mythe et Politique » (M. Leonard, S. Goldhill, K. Fleming), qui est entièrement consacré à ce personnage d'Antigone, dont la ré-interprétation est un élément fondamental pour la relation entre le féminisme et la politique. L'étude sur la réception de l'*Antigone*

d'Anouilh suscitera sans doute chez le lecteur des réactions contradictoires : l'auteur privilégie une lecture collaborationniste du personnage car il considère que sa soif de pureté, sa conception du devoir qui ne se justifie que par lui-même, son refus de quitter l'enfance sont des caractéristiques relevant de l'idéologie nazie. Le chapitre intitulé « Mythe et Histoire », qui traite des relations entre deux notions traditionnellement antinomiques, fait le grand écart entre la Guerre de Troie, en posant à nouveau, mais d'un point de vue féministe, la question de la culpabilité d'Hélène (E. O'Gorman), et l'histoire de la fondation de l'Amérique (G. Staley) : le rôle du mythe antique n'en est pas si éloigné qu'on pourrait croire. Le Nouveau Monde représente le pays mythique situé en dehors des frontières du monde civilisé, celui qu'on imagine au-delà des colonnes d'Hercule, un monde utopique, où tout est possible. Cette lecture s'applique à ce Nouveau Monde qu'est la Femme : pour l'homme patriarcal elle est par essence l'Autre, l'inconnu, un monde à découvrir comme Colomb découvrit l'Amérique. La pensée mythique est présente même dans l'histoire de la recherche scientifique. Les 3 contributions du chapitre « Mythe et Science » (D. Kennedy, A. Sharrock, G. Liveley) étudient la place qu'y occupe la sexualisation. Outre la volonté tenace d'exclure les femmes du domaine scientifique, on découvre dès l'Antiquité une sexualisation plus profonde encore : chez Lucrèce les atomes sont non seulement anthropomorphes mais marqués comme masculins ; et pourtant sa pensée est moins monolithique qu'il y paraît : la fameuse image de la vache cherchant désespérément son veau immolé suggère une perspective contraire au modèle de l'ataraxie épicurienne, proche d'une vision féminine du monde. Ici aussi on va d'un extrême à l'autre puisque le dernier essai de ce chapitre étudie la vision féministe de la science-fiction. Les créatures cybernétiques qui la peuplent sont une adaptation à la science moderne des monstres mythologiques de la Grèce classique. Cette nouvelle mythologie permet une nouvelle approche du féminisme : elle offre un monde nouveau à une femme nouvelle, affranchie des limites où l'enfermait le monde traditionnel. Le dernier chapitre aborde l'expression du mythe antique par la poésie féminine, des origines à l'époque contemporaine. Encore faut-il reconnaître à la femme la capacité à créer une œuvre poétique : reproduisant les préjugés de leurs modèles antiques, les commentateurs modernes se refusaient par exemple à voir dans le *Catalogue des femmes* attribué à Hésiode autre chose qu'une généalogie de héros, c'est-à-dire qu'ils la considéraient comme une œuvre écrite par et pour des hommes. Une comparaison avec un catalogue semblable qu'Homère met dans la bouche d'Arété dans l'*Odyssée* suggère qu'il faut y voir en réalité un véritable *Eloge des femmes*, où L. Doherty reconnaît le souvenir de traditions orales féminines. Selon P. Murray l'évolution de la figure mythique de la Muse est également significative. À l'origine les Muses étaient de puissantes divinités, patronnant les arts et les lettres, auxquelles on rendait un culte. L'époque moderne en avait affadi l'image : la Muse n'était plus qu'une inspiratrice du poète masculin ou même seulement l'objet passif de sa poésie. La nature féminine des Muses pose la question de la sexualisation de la créativité artistique. La fameuse image de l'enfantement de l'œuvre d'art, dont l'absurdité ne frappait apparemment personne quand elle s'appliquait à des hommes, seuls considérés capables de créer une œuvre artistique, montre à elle seule que la capacité de créer ne peut être déniée aux femmes. Les femmes-poètes modernes ont redonné à la Muse sa fonction première. En illustration à cette revendication féminine de créativité, deux contributions analysent la ré-interprétation de figures féminines de la mythologie antique dans la poésie féminine moderne, grecque (E. Spentzou étudie le personnage d'Hélène) et américaine (R. Fowler traite du mythe de Daphné et Apollon). Et la dernière contribution en offre un exemple avec le récit moderne du sacrifice d'Iphigénie, raconté par

E. Cook non du point de vue masculin traditionnel mais du point de vue féminin : il ne s'agit plus de la relation d'Iphigénie avec son père Agamemnon mais de sa relation avec sa mère, telle qu'elle la vivait à Mycènes et qu'elle découvre différente au moment où se scelle son destin. La tragédie ne se déroule pas dans le monde masculin de la guerre mais dans un monde féminin, où les personnages sont une jeune fille qui découvre sa puberté, la déesse à laquelle elle s'est vouée et sa mère, qui cherche à faire son bonheur.

Ce recueil est extrêmement riche : je ne peux en donner qu'un aperçu. Bien sûr son orientation féministe affirmée peut indisposer certains lecteurs, et elle suscite parfois des interprétations qui forcent le sens des textes. On regrettera en outre que la bibliographie, malgré sa richesse, soit presque exclusivement de langue anglaise ; elle sera cependant précieuse pour tous ceux qui cherchent à se documenter sur l'histoire du féminisme. Les rares auteurs français cités (y compris Hélène Cixous) le sont en traduction, sans que le texte original soit donné, même en note. C'est particulièrement gênant pour Anouilh : K. Fleming tire son argumentation d'une comparaison avec le texte de Sophocle ; mais celui-ci est cité en grec, suivi d'une traduction, tandis que nous ne connaissons le texte d'Anouilh que par sa traduction en anglais ; le procédé est discutable et en tout cas peu scientifique.

Au total voilà un livre qui surprendra nos lecteurs habituels, peu habitués pour la plupart à une lecture féministe des œuvres antiques, mais qui leur inspirera des réflexions nouvelles sur les relations entre les grands mythes classiques et la pensée moderne sous toutes ses formes : il est remarquable qu'ils continuent à la nourrir ; que l'on adhère ou non au combat féministe, on sera reconnaissant à ce recueil d'en donner de nouvelles preuves, dans une perspective originale.

Nicole Boëls-Janssen.

Jacques Fontaine (dir.), *Actualité de Jean Daniélou* : Paris, Éditions du Cerf, 2006, 230 pages.

Publié sous la direction de Jacques Fontaine, ce livre rassemble les actes d'un colloque organisé par la Société des amis du cardinal Jean Daniélou à l'Institut de France le 19 mai 2005, pour marquer le centième anniversaire de sa naissance. Cet hommage, rendu par des témoins et des amis, universitaires et religieux, vise à montrer que « l'héritage intellectuel et spirituel < laissé par le cardinal > garde toute sa valeur face aux problèmes tout à la fois d' « aggiornamento » et de fidélité qui demeurent posés, en ce nouveau millénaire, au christianisme et à la culture ». Sans prétendre ni à l'exhaustivité ni à l'unité d'une véritable biographie, ce livre sait, par une succession d'éclairages complémentaires, donner une image précise, diverse, vivante et finalement assez complète de la personnalité et de l'œuvre du cardinal.

Après une brève préface et trois messages (du pape Benoît XVI, du R. P. François-Xavier Dumortier, provincial de France, et du R. P. Jacques Briend sur le décanat de J. D. à la tête de la faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris entre 1962 et 1969), le livre s'ouvre sur une substantielle introduction de Jacques Fontaine, qui résume le contenu de l'ouvrage avec un sens de la synthèse critique tel que le lecteur pourrait être tenté de s'en tenir là. Rappelant les grandes étapes de la vie de Jean Daniélou, il montre combien les événements qu'il a vécus et dont il a été directement ou non l'un des acteurs — le concile Vatican II et mai 1968 parmi d'autres — font de son œuvre un témoignage toujours actuel sur la relation entre l'Église et notre temps.

Trois parties rendent compte des diverses facettes de l'activité et de l'œuvre du cardinal. La première est consacrée au patristicien. Le Père Michel Fédou, président du Centre Sèvres, analyse un ouvrage majeur, la *Théologie du judéo-christianisme*, consacré à la plus ancienne expression théologique de la foi chrétienne, encore proche de sa racine juive ; paru en 1958, ce livre forme le premier volet du triptyque sur l'*Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée*, qui est l'*opus* majeur de J. D. La mise en évidence de cette plus ancienne « inculturation » du christianisme, plus sémitique que grecque, préparait le cardinal à son action inlassable en faveur du rapprochement entre juifs et chrétiens. Le second tome de cet ouvrage, *Message évangélique et culture hellénique* (1961), plus précisément dans les pages où l'auteur décrit la théologie du Logos avant Nicée, sert de point d'appui à l'étude très fine et personnelle de Joseph Wolinski, ancien élève de J. D. et professeur à l'Institut catholique de Paris. Enfin, il n'était pas possible de rendre compte de la pensée de J. D. dans le domaine patristique sans rappeler ses études sur Grégoire de Nysse depuis sa thèse, qui lui valut le titre de docteur en théologie puis en lettres, *Platonisme et théologie mystique* (en 1943-1944, publiée chez Aubier en 1954) : c'est Bernard Pottier qui s'en est chargé, mettant l'accent sur la réception de l'ouvrage et la notion d'épectase introduite par J. D. dans l'interprétation des relations entre *érôs* et *agapè* chez Grégoire, l'épectase désignant le double mouvement de tension par lequel « Dieu vient dans l'âme et l'âme émigre en Dieu. »

Des livres dans lesquels beaucoup ont appris à lire l'Écriture et se sont familiarisés avec l'exégèse, en particulier typologique, qu'en ont proposée les Pères, comme *Bible et Liturgie*, les *Symboles chrétiens primitifs* ou *« Sacramentum futuri. » Études sur les origines de la typologie biblique*, sont restés en dehors du champ, mais il ne s'agissait pas de rendre compte de tout l'œuvre considérable du Père Daniélou dans le domaine patristique. Toute cette première partie est à lire comme une précieuse introduction à J. D., exégète des Pères.

La seconde partie réunit quatre témoignages sur sa vaste culture et son rayonnement spirituel : le Père Xavier Tilliette retrace sa formation, profane puis chrétienne, ses études conduites jusqu'à l'agrégation et le doctorat, qui l'ont doté d'une culture éclectique au service de sa mission ; il voit en J. D., selon une heureuse formule, « un de nos derniers grands humanistes ». Le Père Joseph Paramelle, sur le mode de la confidence, parle, avec une admiration qui n'exclut pas la lucidité critique, de son ancien professeur de patrologie, l'un des fondateurs de la collection « Sources Chrétiennes », dont le génie « lui a parfois permis de tirer des conclusions justes de références fausses et de traductions approximatives ». De son côté, Mariette Canévet, professeur de patristique à l'université Marc-Bloch de Strasbourg, tente d'approcher la personnalité spirituelle du Père Daniélou en partant d'une maxime qu'il aimait répéter : « La vérité vous rendra libres » (Jean 8, 32) : cette exigence de vérité a fondé l'engagement de toute sa vie entre renoncement à soi et don total de soi aux autres dans la charité. C'est une image complémentaire que Jacqueline d'Ussel propose du Père D., professeur, orateur, prédicateur devant toute espèce de public sans jamais oublier sa mission sacerdotale, toujours prêt à débattre d'un sujet avec la jeunesse, à répandre la semence évangélique, à éveiller l'amour de la Trinité, convaincu en jésuite que la foi se nourrit de l'intelligence.

La dernière partie du livre ouvre de stimulantes perspectives sur le Daniélou théologien. Marie-Josèphe Rondeau, d'abord, évoque son action lors des travaux du concile Vatican II, parfois dérangeante et contestée, mais soucieuse de renouveler la théologie conservatrice de certains néo-thomistes par un retour aux sources premières du christianisme selon l'esprit des fondateurs de « Sources Chrétiennes ». Daniélou apparaît plus comme un « éveilleur spirituel et intellectuel » que

comme un théologien exposant sur Dieu des vues systématiques et structurées. Michel Meslin, de son côté, retrace avec une exemplaire clarté les étapes du débat instauré par J. D. entre christianisme et religions non chrétiennes, montrant ce que pouvait avoir de contestable la thèse qui faisait des autres religions des réalités provisoires, restées au stade de la première des trois alliances, celle de Dieu avec Noé, et encore dans l'attente du seul accomplissement salvifique, celui du Christ ; ou encore la réponse trop assurée donnée à la question de savoir si « une religion qui s'affirme universaliste peut s'insérer dans des cultures qui sont étrangères à sa tradition d'origine », refusant en quelque sorte de revoir la vocation missionnaire traditionnelle à la lumière des acquis des dialogues interreligieux le plus récents.

Quant au Père Antoine Guggenheim, il analyse une notion centrale qui unifie la pensée théologique de Jean Daniélou, celle de « théologie de l'accomplissement » : si la venue du Christ a marqué l'accomplissement des temps avec la réalisation des annonces faites par les prophètes, le temps chrétien actuel, dans l'attente de la parousie, est celui d'un achèvement progressif de cet *accomplissement* dans sa *consommation*.

Françoise Jacquin évoque le Cercle Saint-Jean-Baptiste, dont le Père D. fut l'un des fondateurs et pendant longtemps un brillant animateur, lieu de libre discussion, de « propédeutique au dialogue interreligieux », où s'est précisée et nuancée la pensée du cardinal sur les religions non chrétiennes. Du rôle de ce Cercle témoigne aussi le R. P. Frédéric-Marc Baldé, d'origine africaine, qui revient en le confrontant à son expérience personnelle sur le concept d'inculturation.

L'ouvrage, qui, à travers le cheminement de J. D., montre combien la lecture assidue des Pères des premiers siècles peut aider à vivre la foi et à agir selon la droite doctrine dans les temps actuels, se clôt par trois témoignages, brefs mais éminents, de Maurice Druon, du cardinal Lustiger et de Jean Daniélou lui-même dans une belle méditation, publiée en 1949, sur la vocation de l'homme de foi, partagé entre l'amour de la Trinité et l'amour des hommes, médiateur et missionnaire. Dans les dernières pages, une précieuse chronologie, qui sert aussi de bibliographie, achève de rendre cet ouvrage essentiel pour tous ceux qui portent quelque intérêt à cette grande figure de l'Église de France au XX^e^ siècle.

Gérard Nauroy.